

Le mot « Civilisation » sera-t-il toujours synonyme de « malaise » ?

Bonsoir

Je dois commencer, si vous voulez bien, par vous expliquer ce que j'ai souhaité faire dans mon intervention de ce soir. J'ai voulu la situer à un croisement, au croisement entre d'un côté la réflexion à partir du thème que nous nous sommes proposé cette année, celui d'un « retour de bâton » concernant les problèmes de société, et d'un autre côté quelque chose qui a été toujours important dans la démarche du cartel, je veux dire les échanges avec nos collègues et amis brésiliens.

Ce n'est pas seulement, en effet, que nos développements, en tant qu'ils concernaient le social, tentaient de prendre en compte, de façon égale, la société brésilienne et la société française. C'est que nous avons toujours été heureux de recevoir des collègues venant du Brésil, et parfois de leur rendre visite afin d'échanger avec eux. Or j'ai eu le plaisir, récemment, au mois de novembre, d'être invité au congrès qu'organisait l'APPOA, l'association psychanalytique de Porto Alegre, à l'occasion de son trentième anniversaire.

Rien que cela, d'ailleurs, mérite d'être relevé. Depuis quelques décennies, du fait de scissions ou de dissolutions multiples, les institutions psychanalytiques ne vivent pas très longtemps. La longévité de l'APPOA, en ce sens, est exceptionnelle. Elle est d'ailleurs devenue — je crois que je n'exagère pas — une des associations d'analystes les plus solides et les plus importantes du Brésil. Elle a des membres ou des correspondants dans de nombreuses villes du Brésil. Et j'ajoute que j'ai eu l'occasion d'apprécier, en diverses occasions, la qualité du travail qui se fait dans cette association. Alors puisque j'ai pensé pouvoir y contribuer, à partir d'ailleurs du travail que nous faisons ici, il m'a semblé légitime de vous présenter, en retour, les quelques points que j'ai

développés là-bas.

S'agissait-il, déjà, dans ce Congrès anniversaire, de commémorer, en se retournant sur le passé ? Le titre que l'APPOA avait choisi pour son colloque, *La psychanalyse et l'esprit de notre temps*, ne poussait, me semble-t-il, à aucun passéisme. Notre temps, celui que nous sommes en train de vivre, c'est celui qui prépare déjà le temps à venir, et c'est à ce temps-là, semblaient nous dire nos collègues de Porto Alegre, que nous avons à être attentifs.

Une telle position, vous le verrez, devrait nous pousser à abandonner un préjugé assez répandu, celui selon lequel la psychanalyse nie par principe tout progrès. Bien sûr nous savons la place de la répétition dans l'existence humaine, nous savons aussi que les meilleures intentions du monde dissimulent mal la persistance de formes archaïques de la vie sociale. Mais la psychanalyse est-elle condamnée à célébrer le retour sans fin de ce qui devrait être dépassé ?

Cette question, ou cet ensemble de questions, m'a conduit d'ailleurs à une autre remarque sur le titre de ce colloque. Assez souvent le terme d'esprit, lorsqu'il n'est pas associé à un esprit particulier, celui d'un homme ou d'une femme déterminé(e), renvoie à un groupe censé être assez homogène pour avoir un « esprit » commun.

Pensons à cet égard à ce qu'on a pu appeler l'esprit d'un peuple. Cette notion est apparue dans la philosophie allemande et reste attachée aux noms de Herder et de Fichte. Elle désigne une sorte d'instinct populaire qui se retrouve de façon naturelle dans une population donnée. Le mot allemand est *Volksgeist*. Certains ont pu penser que le *Volksgeist* pouvait se transmettre par la langue, la langue allemande en l'occurrence, mais c'est en fait une conception bioculturelle qui s'est imposée,, faisant de l'esprit du peuple ce qui se transmet par le sang.

Ajoutons que cette notion s'accompagne souvent, on s'en doute, d'une position politique nationaliste. Eh bien il m'a semblé que le titre donné au colloque, « l'Esprit de notre temps », avait le mérite de ne pas

renvoyer aux limites étroites d'un peuple ou d'une nation. C'est une contemporanéité ouverte qui, avec ce terme, vient sur le devant de la scène, et non pas par exemple la référence à une tradition nationale. Cela me paraît essentiel, et cela s'accorde avec une mutation importante des études historiques. Celle de l'École des Annales, qui a eu lieu, en France, dès la fin des années 1920.

L'École des Annales a promu une histoire globale et transdisciplinaire. Or une telle histoire met nécessairement l'accent, non sur le poids du passé, mais sur les multiples déterminants qui caractérisent une époque donnée. Comme le dit un de ses fondateurs, Marc Bloch, « les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères ». Eh bien à quoi donc ressemblent les hommes de notre temps ? À quoi ressemble la civilisation contemporaine ? Et comment la psychanalyse se situe-t-elle par rapport à cette civilisation ? Ce sont les questions que j'ai posé à Porto Alegre, et que je souhaite reprendre avec vous.

*

Vous avez vu que je fais allusion, dans mon titre, au célèbre livre de Freud qui s'appelle *Malaise dans la civilisation*, même si diverses traductions plus récentes ont choisi de parler de *Malaise dans la culture*. Concernant cet ouvrage je m'attacherai seulement, dans un premier temps, à un seul point. Ce point concerne la notion de progrès à laquelle Freud, visiblement, ne croit pas beaucoup, au moins s'il s'agit d'un accroissement du bonheur humain. « Au cours des dernières générations, écrit-il, l'humanité a fait accomplir des progrès extraordinaires aux sciences physiques et naturelles et à leurs applications techniques (...) les hommes sont fiers de ces conquêtes, et à bon droit. Ils croient toutefois constater que cette récente maîtrise de l'espace et du temps, cet

asservissement des forces de la nature, cette réalisation d'aspirations millénaires, n'ont aucunement élevé la somme de jouissance qu'ils attendent de la vie. Ils n'ont pas le sentiment d'être pour cela devenus plus heureux. »

Comment concevoir, d'ailleurs, cette méfiance de Freud par rapport à l'idée que le progrès de la civilisation s'accompagnerait forcément du bonheur ? On peut sur ce point reprendre les *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Freud y rappelle que les exigences de la civilisation obligent l'homme à mettre des limites à ses pulsions, et notamment à la pulsion sexuelle. Mais jusqu'où peuvent aller ces limitations ? « Sans doute, écrit-il, il est tentant de transfigurer les éléments de la sexualité par le moyen d'une sublimation toujours plus étendue ». Mais (je cite Freud) « de même que dans une machine on ne peut transformer en travail mécanique utilisable la totalité de la chaleur dépensée, de même on ne peut espérer transmuter intégralement l'énergie provenant de l'instinct sexuel ».

Freud illustre cela d'une anecdote, qui vaut comme métaphore : « Rappelez-vous, écrit-il, l'histoire du cheval de Schilda.. Les habitants de cette petite ville possédaient un cheval dont la force faisait leur admiration. Malheureusement, l'entretien de la bête coûtait fort cher ; on résolut donc, pour l'habituer à se passer de nourriture, de diminuer chaque jour d'un grain sa ration d'avoine. Ainsi fut fait ; mais, lorsque le dernier grain fut supprimé, le cheval était mort. Les gens de Schilda ne surent jamais pourquoi ».

Que pouvons-nous penser, aujourd'hui, de ces textes ? Ils nous rappellent d'abord que l'individu singulier n'est pas détachable des valeurs qui règnent dans la civilisation où il vit. Ils nous rappellent ensuite que le progrès de la civilisation ne s'accorde pas forcément aux attentes des individus qui composent la société. Mais en même temps nous ne sommes plus certains que le problème se situe exactement là où le pensait Freud.

Dans le texte de Freud les choses sont assez claires. Le malaise provient du fait qu'il y a en quelque sorte un excès de refoulement. Pour maintenir les valeurs de la civilisation ou de la culture l'homme impose des restrictions insupportables à sa jouissance. Il le fait à travers des règles et des interdits qui ont une dimension sociale, et dès lors c'est à l'échelle de la société tout entière que le conflit psychique s'élargit. Or durant les dernières décennies un certain nombre de psychanalystes, dont je dois dire que j'ai fait partie, en sont venus, à partir de quelques indications de Lacan, à penser que ce dont nous souffrons aujourd'hui ne se définit pas comme un excès de refoulement mais comme une absence de limite à la jouissance. C'est cette thèse, trop souvent formulée de façon unilatérale, que j'ai voulu relativiser à porto Alegre.

Cette absence de limitation, en effet, nous avons soutenu qu'elle était à l'œuvre dans le changement des modes de satisfaction, où des addictions de toute sorte prenaient de plus en plus de place. Nous l'avons située aussi au niveau du changement de statut de l'objet. Celui-ci, que la psychanalyse avait défini comme un objet radicalement perdu qui causait notre désir, semblait avoir changé de nature : il était devenu un objet facilement accessible à condition qu'on y mette le prix, en bref une sorte de gadget. Et tout cela aurait été lié au déclin social des formes collectives de l'autorité, lui-même parallèle au déclin de la fonction paternelle.

Est-ce alors à travers une telle description du malaise contemporain que nous pouvons situer « l'esprit de notre temps » ? Celui-ci consiste-t-il en un appétit illimité de jouissance, qui compromet d'ailleurs l'accès au désir, puisque seul le manque permet le désir ? À cette représentation, à laquelle, encore une fois, j'ai adhéré, je crois devoir faire aujourd'hui trois objections.

La première objection c'est que la critique de la modernité, ou de la post-modernité, que nous avons déployée n'a pas été orientée dans le sens d'une prise en compte réelle des travers que nous dénonçons. Une prise en compte réelle aurait pu consister à nous demander si nous

pouvions trouver des biais pour intervenir dans la nouvelle dimension que nous percevions. Au lieu de cela nous nous sommes contentés trop souvent de faire état de notre inquiétude, comme si nous estimions d'emblée que rien ne pouvait être fait. En bref nous avons fait comme si le malaise était inéluctable.

La seconde objection c'est, je crois, que nous avons confondu les effets affichés du discours du « tout est possible » avec d'éventuels effets réels. Que le sujet contemporain croie qu'il n'y a aucune limitation à sa jouissance, c'est possible. Mais n'éprouve-t-il pas d'autant plus que la réalité vient démentir ce qu'il croit, qu'au fond il n'est guère plus avancé que ses prédécesseurs ? En somme on cherche plus visiblement la jouissance, mais l'obtient-on réellement davantage ?

Je ferai enfin une dernière objection à ce que nous avons pu penser. Je vous ai dit que nous avons présenté le monde contemporain comme un monde où déclinent les formes traditionnelles de l'autorité.

Il est possible que dans un pays comme la France le pouvoir soit fragilisé, et on a vu à quelle vitesse les présidents en exercice se trouvaient réduits à être des citoyens comme les autres, des citoyens dont on peut se moquer sans tenir le moindre compte de la dimension symbolique que leur fonction contribue à soutenir. Mais cela ne nous a-t-il pas fait oublier que dans bien d'autres pays, au contraire, et je pense en particulier au Brésil, le besoin d'une autorité forte se traduisait par l'instauration de régimes d'extrême droite ? Ainsi notre temps semble comporter à la fois le déclin des formes traditionnelles du pouvoir et leur retour dans des formes nouvelles, sans doute plus inquiétantes encore, et qui nous font parler légitimement d'un « retour de bâton ».

Peut-être alors, une fois dit tout cela, faut-il reconnaître que le malaise dans la civilisation tient à la conjonction de tendances contradictoires. Peut-être aussi peut-il s'éclairer, paradoxalement, à la fois avec une approche freudienne et une approche lacanienne. Et peut-être est-ce en reconnaissant cette complexité, et ces contradictions, et en les

éclairant, que les psychanalystes pourront faire en sorte que le mot « Civilisation » ne soit plus synonyme de malaise. C'est cette question que je vais à présent aborder.

*

La théorie de Lacan et des lacaniens, sur la question décisive de la civilisation et de ses effets subjectifs, donne-t-elle une approche qui rend mieux compte de l'esprit de notre temps que celle de Freud ? Peut-être. Cela reviendrait à adopter une position très critique sur les mutations du vingtième siècle, mais cette position n'apparaîtrait-elle pas alors comme rétrograde ?

De fait, durant les dernières décennies les psychanalystes ont souvent été dénoncés comme réactionnaires, sous prétexte qu'ils s'opposeraient à l'évolution légitime de la société. Mais comment situer ce qui est réactionnaire et ce qui est progressiste ? Relevons que depuis quelques décennies, précisément, les problèmes dits « de société » ont pris une place très grande dans la politique. En France un mouvement comme « la manif pour tous » n'a sans doute pas été pour rien dans les difficultés qu'a rencontrés ensuite la gauche, la gauche qui avait élaboré la loi sur le mariage pour tous. On a même dit que c'était cet épisode qui l'avait empêché de mettre en avant un candidat crédible à la dernière présidentielle.

Au Brésil, parmi les arguments utilisés par Bolsonaro, il y a eu un fake news accusant la gauche de diffuser un « kit gay ». À ce que j'en sais cette polémique a concerné un texte qui était simplement un projet législatif, un projet instituant un livret à destination des enseignants, afin de les aider à lutter contre l'homophobie. Mais vous savez sans doute qu'il y a eu plusieurs distorsions. Tout d'abord on a négligé le fait qu'en réalité le livret n'a jamais été réellement utilisé dans les écoles,, ensuite on l'a

attribué à Fernando Haddad dans le but de lui nuire dans la campagne électorale, enfin on a prétendu que le véritable but du projet législatif était d'inciter les enfants à se livrer à des actes homosexuels. Le signifiant même qu'on a utilisé, « kit gay », est significatif. Il laisse entendre qu'on fournit aux enfants un ensemble de moyens pratiques pour se livrer à ce qui, suppose-t-on, sera perçu comme une débauche.

Est-ce que cependant, en rappelant ces prises de positions, et en les dénonçant, je tente d'inscrire la psychanalyse du côté, non plus d'une politique réactionnaire, mais d'une politique « progressiste », voire révolutionnaire, en matière de mœurs ? Est-ce que ce serait ça, pour la psychanalyse, s'inscrire dans l'esprit de notre temps ? Est-ce qu'il s'agirait d'emboîter le pas à tous les mouvements qui, depuis quelques décennies, remettent en question les façons traditionnelles de vivre, à commencer par les rapports entre hommes et femmes ? J'ai déjà abordé cette question en diverses occasions, mais je vais y revenir parce que je crois qu'il faut éviter ici les réponses simplistes.

Les personnes qui attaquent les mœurs de notre temps dénoncent fréquemment ce qu'ils appellent les théories du genre. Ils veulent nous faire croire qu'il y a dans la civilisation contemporaine un ensemble de textes idéologiques destinés à supprimer toute différence entre hommes et femmes. Ces textes feraient suite au livre de Judith Butler qui s'appelle *Trouble dans le genre*, un livre selon eux dangereux. Ce seraient les théories du genre qui seraient par exemple à l'origine du prosélytisme homosexuel dénoncé par les conservateurs.

Quelle position peuvent adopter les psychanalystes dans une telle configuration ? N'allons pas trop vite. Rappelons déjà que l'essentiel, en ce qui concerne les femmes et les hommes, ne serait pas, selon Butler, à situer à partir de leur sexe anatomique. Il faudrait plutôt prendre en compte ce qu'on peut appeler leur genre — genre féminin ou genre masculin — qui ne serait pas donné mais construit. Le concept de genre permettrait alors de ne pas s'enfermer dans une représentation d'une nature

féminine, représentation qui serait d'autant plus définitive qu'elle serait fondée sur des données biologiques.

Reconnaissons que sur ce point les psychanalystes devraient assez facilement s'accorder avec les thèses de J. Butler. « Homme » et « femme » ne sont certainement pas, selon nous, des réalités naturelles, réductibles à un être biologique. J. Butler met d'ailleurs elle-même en valeur, dans son livre, je cite, « l'interprétation de Lacan selon laquelle rien n'est prédiscursif ». Faut-il malgré cela dénoncer ce à quoi aboutirait l'ensemble de ces conceptions ?

On fait souvent valoir que les supposées « théories du genre » établissent une totale équivalence entre hommes et femmes ce qui interdirait par exemple de saisir de quelle façon père et mère peuvent occuper une position différente dans le couple parental. Il est vrai que certains textes tendent à établir une sorte d'indifférenciation. Mais c'est là, précisément qu'il nous faudrait des analyses un peu plus fines.

Je me référerai ici à ce qui pourrait apparaître comme un point de détail. Mais n'est-ce pas au détail que les psychanalystes s'intéressent principalement ? À un moment, dans son livre, Judith Butler en vient à parler des relations entre les « butch », lesbiennes à l'apparence androgyne, et les « fem », lesbiennes qui conservent un certain nombre de codes, vestimentaires par exemple, des femmes hétérosexuelles. Or ceci la conduit à une remarque intéressante. Je la cite :

« Comme l'expliquait une lesbienne fem, elle aime que ses boys soient des girls, ce qui veut dire qu'"être une girl" met en contexte et donne un autre sens à la "masculinité" de l'identité butch (...) C'est précisément cette juxtaposition dissonante et la tension sexuelle que cette transgression génère qui constituent l'objet du désir ». Ce que dit cette femme, en mettant en valeur un système complexe de différences, me paraît plus vrai que ce que peuvent dire, par exemple, des femmes bisexuelles qui prétendent qu'elles peuvent aimer exactement de la même manière des hommes et des femmes, parce que hommes et femmes, au

fond, ne seraient pas différents.

Les psychanalystes, soulignons-le, ne prétendent pas énoncer ce qui serait l'« essence » de l'homme ou celle de la femme, ce que serait un « être homme » et un « être femme » ! Ces définitions figées prêteraient plutôt à rire, surtout par rapport à l'esprit de notre temps. Mais même si nous ne pouvons expliciter les **termes** d'une différence, il me semble que nous avons à en maintenir l'idée. Ou plus précisément il est important que les psychanalystes rendent compte d'une expérience où la question de cette différence est précisément ce qui, pour chacun et chacune, hétérosexuel (le) ou homosexuel (le) ouvre au désir.

Les psychanalystes peuvent soutenir les questions incluses dans l'esprit de notre temps. À mon avis ils peuvent le faire s'ils acceptent de ne pas s'exclure du mouvement par lequel les temps nouveaux explorent de nouvelles formes de désir. Nous n'avons pas à contester la modernité en bloc, mais bien au contraire à repérer les mouvements contradictoires qui peuvent s'y manifester. Reconnaissons d'ailleurs que ce n'est pas toujours simple.

Au moment où je préparais mon intervention pour Porto Alegre il y a eu, dans un grand quotidien du matin, deux articles contradictoires qui concernaient un vêtement de bain assez particulier, le burkini, une sorte de combinaison couvrant tout le corps, y compris la tête, à l'exception du visage. Ce vêtement aurait été inventé dans le but de permettre la baignade de femmes musulmanes qui refuseraient de montrer en public quelque partie du corps que ce soit.

Les deux tiers des Français sont favorables à une interdiction de ce vêtement sur les plages, parce qu'ils y voient une des formes de l'oppression des femmes. Cependant le premier des articles auxquels je pense plaidait pour laisser aux femmes le choix de le porter ou de ne pas le porter, en affirmant que son interdiction allait contre la liberté individuelle. De plus, ajoutait l'auteur de l'article, dans le contexte où vivent ces femmes le port du burkini est la seule solution qu'elles trouvent, au

moins pour l'instant, si elles veulent se baigner sur une plage. Faut-il les priver de cela ?

Face à cet article, un second texte critiquait ce genre d'analyse, et il trouvait pour le faire un point de vue intéressant. Il ne faut pas, selon ce second article, faire comme si ce qui se passe en France aujourd'hui était détachable de l'histoire des rapports entre hommes et femmes dans le monde musulman depuis des centaines d'années. En autorisant le burkini on oublie qu'à l'échelle de l'histoire, et du monde global, la façon de s'habiller ne relève pas du choix individuel, mais d'un mouvement d'assujettissement. Qu'on le veuille ou non, autoriser le burkini c'est s'inscrire à une certaine place dans cette histoire. Vous voyez à quels genres de dilemmes notre temps nous confronte chaque jour.

*

Comment conclure cependant ? Je tenterai de le faire en deux temps. Tout d'abord : Où les psychanalystes peuvent-ils se situer, entre ceux qui regrettent l'ordre ancien, et ceux qui, au contraire, trouvent que l'évolution ne va pas assez vite. Ce qu'il m'a paru important de souligner, à Porto Alegre, c'est que Lacan nous donne les moyens de ne pas nous enfermer dans une position trop dogmatique

On a beaucoup dit par exemple, concernant la volonté contemporaine de « jouir à tout prix », que celle-ci mettait le sujet dans une position de type pervers, celle qui dénie tout manque – toute castration si vous préférez. Mais est-ce que, quand nous formulons les choses ainsi, nous n'adoptons pas une représentation simplificatrice de la perversion ? Quelques-uns des textes de Lacan vont dans un sens très différent de celui de nos simplifications moralisatrices. C'est le cas à la fin de son séminaire sur *Le transfert* dans un texte que j'ai déjà eu l'occasion de citer au grand séminaire de l'ALI :

« Si la société entraîne, écrit Lacan, par son effet de censure, une

forme de désagrégation qui s'appelle la névrose, c'est en un sens contraire d'élaboration, de construction, de sublimation disons le mot, que peut se concevoir la perversion quand elle est produit de la culture. »

Qu'est-ce que Lacan veut dire ici ? Il reprend le thème freudien du malaise dans la culture. Apparemment, pour lui comme pour Freud, la civilisation peut mettre le sujet face à une censure qu'il ne peut pas assumer, et cela produit la névrose, qu'il pense comme une désagrégation. Et quand c'est le cas, ce serait, affirme Lacan, la perversion qui par son projet transgressif viendrait ouvrir à l'homme un champ nouveau. N'oublions pas qu'assez souvent ce qui à une époque donnée est considéré comme perversion, peut apparaître ensuite comme une forme acceptable de la vie. L'homosexualité a longtemps été considérée comme perverse, alors que c'était une construction culturelle et qui en tant que telle pouvait aboutir à la sublimation de pulsions, elle aussi.

Ce n'est qu'en adoptant un point de vue ouvert comme ce point de vue de Lacan que nous pourrions aller en sens contraire du malaise dans la civilisation, et contribuer à éclairer « l'esprit de notre temps ». Cela, c'était donc le point sur lequel j'avais prévu de conclure à Porto Alegre Mais à travers les exposés faits par des collègues brésiliens, ainsi qu'à partir de la discussion qui a suivi mon propre exposé, j'ai pu situer mieux un des enjeux du thème du colloque.

« La psychanalyse et l'esprit de notre temps »... Est-ce que ce titre nous confinait dans la tâche que nous affectionnons souvent, celle qui consiste à simplement décrire ce qui se passe à notre époque, avec le risque de nous enfermer dans une position critique systématique ? Ou bien est-ce que les psychanalystes ne pourraient pas contribuer à ce que notre avenir soit un peu moins sombre que nous ne le craignons souvent, est-ce qu'ils ne pourraient pas contribuer à ce que « civilisation » ne reste pas définitivement synonyme de « malaise » ?